

Un studio...

Dans la vieille ville. Le règne des pierres. Le bruit du marché et de circulants pas contents. Aucun rideau ne gêne l'entrée du soleil par les fenêtres. Le lit : deux matelas d'une personne côte à côte, toile grise et rose tâchée, draps et couvertures mêlés en désordre.

Trois garçons. L'un embrasse l'autre. Deux s'embrassent tendrement la bouche. Rose brune et rose rose. Corps brun et corps blanc. Face à face à genoux, instables. Les relie un troisième corps. Branché. Par la bouche et par l'anus. La queue de l'un. La queue de l'autre. Corps triangulaire.

Un sourire glisse sur les lèvres et les sépare. Le corps blanc queue-cul s'abaisse. Des caresses sur la peau mate du vis-à-vis qui incline lentement sa poitrine jusqu'au dos du garçon-soumis. La figure est achevée. Le garçon du bas pose un dernier baiser sur la queue molle au gland découvert ; elle repose maintenant sans agitation buccale sur de jolis mamelons faits sur mesure ; brune et sans prépuce. La queue rose et blanche se retire doucement des fesses adorées, embrunie par une petite crotte écrasée. Le corps blanc s'en aperçoit, indifférent, se lève mécaniquement. Des gestes gauches pour

se dandiner jusqu'aux toilettes. « Bruit d'eau »¹. De grands pas rapides et dansants. Deux garçons en travers des matelas, allongés souriants. Caresse distraite. Le troisième garçon plonge dans le lit après avoir feint une inutile jalousie. Habib ne bande pas. Comme à son habitude. C'est ce qui fait son charme. Jean-garçon-du-bas en revanche respire *l'ensens* mais refuse le garçon-blanc : une trop longue amitié-animosité les a naguère noués.

Parallèles étudiés, corps à côtés. Habib pivote et s'appuie sur le coude. Il regarde. Deux mains parcourent dans un sens puis dans l'autre deux verges. Chacun sa main pour sa queue. L'autre main appuyée sans force sur l'autre corps. Une main a le petit doigt relevé. L'autre n'empoigne pas. Les ventres se mouillent vite et Habib s'étonne.

...Un studio dans la vieille ville

Une entrée sans numéro, un escalier tortueux, entre des bouchers railleurs et des clients de café goguenards.

Une grande porte, l'un des battants s'ouvre sur une unique pièce carrée. Lumineuse. À droite, deux grands bureaux joints par une planche, couverts de papiers, manuscrits, imprimés, photocopiés. En vrac. Au-dessus ou en

1 J.-P. Sartre, *Le Mur*.

dessous des cartons de fiches bristol, une vieille machine à écrire.

Un peu plus haut contre le mur, une bibliothèque de chevet avec quelques casiers où se cachent, honteux, les livres commencés, qu'on reprendra à l'occasion : les nouvelles acquisitions sur la Belle Époque et les années folles. De la Belle Époque et des Années Folles. Un livre au titre dérangent : « *La folle époque* ». Près de la fenêtre, face à la porte et sur le casier-coin du meuble, un christ polychrome assis dont le doigt de sage commandeur ne montre plus que des foulards bariolés.

Plus haut encore sur le mur, une affiche en noir et blanc : « l'appel du matin » triomphant, recueilli dans un livre de la collection « signe de piste » : dans l'obscurité et l'embrasement de la fenêtre ouverte, un jeune garçon blond et d'allure étrangement pure semble provoquer du regard l'autre jeune garçon allongé dans son lit, esquissant le mouvement de s'asseoir. Thierry... Patrick...

En face de la porte, le mur nu entre les deux grandes fenêtres qui répandent les bruits du marché. Jadis une reproduction de la *Salomé* de Regnault tirée de *L'Illustration* y était punaisée.

Patrick s'asseyait devant « ses » papiers dos à la chambre, un coin de la pièce coupé des autres par un petit *limès* de bois fixé au mur par des équerres et surchargé de livres. Des livres politiques et psychanalytiques, dernier bastion hétérosexuel de la pièce. Pour le chapitre des grandes repenties de l'Histoire. Car entre la porte et la kitchenette, à côté de la T.V. (Patrick est un garçon moderne) et un électrophone en panne et couvert de poussière (Patrick est un

garçon fauché) une bibliothèque surmontée d'une caisse en bois et ployant sous des milliers de pages, toutes traitant plus ou moins de l'homosexualité sous toutes ses formes (Patrick est un garçon pour garçon) et écrites par des auteurs de tous bords et de toutes époques.

Habib

Été 1977. J'accoste un jeune Tunisien et son ami. Ils n'ont que seize ou dix-sept ans, c'est la première fois qu'ils viennent en France. Le lendemain soir, je leur fais connaître Jean-Marie, chez nous. On parle mouvement homosexuel, ils ne s'en offusquent guère. Nous retournons nous promener au Parc et nous jouons à nous poursuivre. Je ne vois pas sans quelque jalousie Habib se frotter contre Jean-Marie. Nous ne les reverrons que de loin en loin au hasard des rues sans plus de réponses aux invitations.

Été 1979. Je me promène avec Emmanuelle dans la rue ensoleillée quand j'aperçois un groupe de maghrébins en grande conversation. L'un d'entre eux écoute avec tant d'attention que sa langue s'affale sur son épaisse lèvre inférieure. Son regard semble me permettre de lancer :

— Mon Dieu, quelle belle langue !

Je déclenche un sourire radieux sur ce visage inconnu et qui pourtant me connaissait :

— Tu ne te rappelles plus de moi ? Je suis Habib ! Quelques points de souvenirs rappelés et confirmés et je lui glisse mon adresse.

Il n'a pas tardé à venir et souvent il a préféré dormir à mes côtés après avoir jusqu'à des heures avancées de la nuit, parlé de la Tunisie. Je l'écoutais religieusement. Nous buvions nos paroles sans même chercher à les comprendre. Notre communion ne s'imposait ni à l'un ni à l'autre. Habib finit par me prévenir : si tu veux me parler, parle ma langue. Et cela ne voulait pas vraiment dire apprendre l'arabe moderne et parlé, mais bien plutôt : écoute ce que je ne peux pas te dire. Je ne sais si lui-même est effleuré par cette conscience. Comme son homosexualité qu'il vit d'une manière très nette mais sans la penser.

En 1980, il me raconte les effets de nos entretiens : tout ce qui l'attire a désormais plus ou moins directement trait à l'amour des garçons. Il ne regrette pas cette nouvelle disposition qui lui donne quelques clés supplémentaires pour comprendre ce qui se passe autour de lui. Il sait maintenant pourquoi cet entraîneur de football qui se montrait tendre avec ses juniors a tué la femme que son père lui avait promise la veille même des grandes fêtes de fiançailles. Il se rappelle comment il avait embrassé son ami après une longue discussion, assis sur un large rebord d'une fenêtre alors que le soleil déclinait. Il sait d'ailleurs que ce dernier, sans qu'il n'en parle jamais, a vécu un an avec son professeur de français.

À Beaubourg, il s'était laissé enfermer après une séance de la Cinémathèque. Heureusement quelqu'un passait qui a pu ouvrir la porte de l'extérieur : il venait sim-

plement et tout à fait par hasard d'assister à une projection de *Cruising*.

Enfin, Habib ne s'est pas gêné pour faire des propositions à Alexandre, un bel Argentin aux longs cheveux blonds comme les miens, et dormir avec lui et d'autres garçons dans une chambre qu'une amie leur prêtait.

De temps en temps, j'ai droit à un long baiser...

Son dernier souvenir revisité : dans son village, les pères passaient parfois avec leurs garçons devant la villa d'un vieux Français, et leur disaient : « Va saluer cet homme, il te donnera des bonbons ». Et les garçons se laissaient embrasser la quéquette et revenaient fièrement, les poches garnies de friandises, rejoindre la complicité bienveillante de leur père.

Lettre à Jean-Marie

Paris, le 30 août 1979

Madame,

J'ai bien reçu votre lettre et j'y réponds de suite. J'avais l'intention de me reposer de cette journée fort laborieuse, mais vous répondre m'obsédait. J'ai conçu deux lettres à vrai dire et ai préféré le style grande-dame après avoir esquissé en vain une intimité.